

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 46

Artikel: Mesdames
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Avis aux nouveaux abonnés. — Les nouveaux abonnés pour l'année 1897 recevront gratuitement le Conteur jusqu'à la fin de l'année courante.

Causerie

Voici l'hiver. La lutte soutenue pendant l'été contre la pluie par les toilettes fraîches et gaies est terminée; et celles-ci, comme des soldats vaincus, vont se livrer à de moroses souvenirs loin des regards de la foule.

Voici l'hiver, et le temps ne met pas des gants pour nous le dire. Le ciel est laid, le soleil est allé on ne sait où, les étoiles sont parties peut-être à sa recherche, les gens font mine grise, et enfin, signe infailible, les hirondelles sont revenues! Non pas celles qui fendent l'air de leur aile légère, mais celles qui débitent aux coins des rues des marrons tout chauds, tout bouillants.

C'est donc le moment de dire adieu aux parties de plaisir, aux fêtes, aux expositions, de se rapprocher du poêle et de consulter l'almanach pour savoir quelle espèce d'hiver nous avons à attendre. J'en ai parcouru un ces jours derniers qui est loin de voir les choses couleur de rose et qui nous montre l'horizon tout fourmillant de nez rougis et d'engelures. La preuve qu'il avance du froid intense que nous avons en perspective, c'est la belle floraison de la bruyère à la saison dernière et le redoublement d'activité déployée pendant l'année dans les fourmilères.

Les fourmis, paraît-il, n'ont jamais fait autant de provisions, et cela malgré la pluie qui a dû bien souvent entraver le transport de leurs marchandises.

Voilà qui nous conduit à réfléchir et à nous demander si, comme ces bestioles, nous avons pourvu nos maisons du nécessaire.

En attendant les grands froids prédits, l'essentiel, pour le moment, est d'avoir dans sa fourmière, toujours prêt à se mettre en marche, un bon et solide parapluie.

On parle souvent de la fidélité des chiens et même, à l'occasion, de celle de quelques amis, mais je ne pense pas que les uns et les autres aient jamais pratiqué cette vertu avec autant de persévérance que les parapluies envers leurs possesseurs pendant cette année d'humide mémoire.

Aussi ayons des égards pour ce meuble protecteur; mettons-le égoutter, faisons-le sécher avec soin et enfin ne l'oublions nulle part, surtout si sa tournure est encore jeune et avenante, car si d'aventure nous le retrouvons, ce ne serait que vieux et décrépit: le chagrin de la séparation peut-être!

Le parapluie, pendant l'année mil huit cent quatre-vingt-seize, a occupé une bonne place dans notre vie. Il a abrité bien des têtes, entendu bien des conversations, soit d'affaires, soit de sentiments, assisté à nombre de rendez-vous, de noces, de baptêmes, de fêtes et d'enterrements. Et maintenant c'est en sa compagnie que nous disons un dernier adieu aux

beaux jours que nous n'avons pas eus, et que nous guettons l'arrivée des mauvais que nous allons avoir. C. R. C.

La médecine spirituelle.

L'année dernière, le *Petit Parisien* a publié un article excessivement intéressant, sur des entretiens familiers, dans lesquels un praticien distingué, le docteur Laurent, donne à ses jeunes confrères des conseils qui ont frappé tout le monde par le bon sens et la franchise qui les ont inspirés.

Les arguments du docteur Laurent n'auront très probablement pas été accueillis avec beaucoup d'empressement par messieurs les pharmaciens, car ils ne sont pas de nature à mettre beaucoup de beurre dans leurs épinards; mais ils auront incontestablement la plus heureuse et la plus salutaire influence sur la pratique de la médecine et le moral des malades.

Voici donc quelques extraits de l'article susmentionné:

Donnant les leçons de l'expérience à ceux de ses confrères qui débutent dans la carrière, le docteur Laurent leur recommande d'user surtout de la force morale. La confiance qu'inspire le médecin est encore le meilleur des médicaments.

« Entre les mains d'un bon médecin, dit-il, non sans esprit, un malade peut perdre la vie, chose accessoire et pur accident, mais il ne doit jamais perdre l'espoir, chose principale. »

Et avant lui Mandsley, le célèbre professeur de médecine légale à l'Université de Londres, avait déjà dit: « Qu'on n'oublie pas que la joie et l'espoir sont les meilleurs remèdes contre les maux de toute sorte, et que, si le médecin peut parvenir à les inspirer à un malade, il lui fera plus de bien qu'avec tous les autres médicaments. »

C'est de la modestie en ce qui concerne la valeur des méthodes médicales. Mais le médecin, d'après le docteur Laurent, doit agir exactement comme s'il était sûr de tenir entre ses mains la destinée de son client. Il faut qu'il ait l'air de ne jamais douter, pour que le malade lui-même ne doute pas.

Un malade est un être redevenu enfant, et, par conséquent, accessible aux mêmes espoirs crédules qu'un enfant qu'on berne et qu'on console avec de belles paroles.

Dès lors, le rôle de la persuasion morale, de la suggestion, est considérable dans la cure des maladies. Le médecin le moins croyant dans les ressources de son art peut opérer des guérisons merveilleuses s'il prend de l'empire sur la créature souffrante qui l'a appelé à son aide.

A tout prendre, ce rôle de consolateur, au moins, ne diminue pas la dignité du médecin. Il y a une médecine « spirituelle » qui est un fort adjuvant à l'autre, la médecine des formules, quand elle ne lui est pas très supérieure.

Le meilleur médecin est donc celui qui, à défaut d'autre chose, ravivera le « feu moral » chez son malade, c'est-à-dire le mettra à même de profiter du traitement, peut-être bon en lui-

même, mais qui doit être accompagné des « pilules d'esérance » pour l'être tout à fait.

Il y a une anecdote célèbre qui est à l'appui de ces indications. En 1865, le choléra sévissait avec fureur à Naples. Le roi Victor-Emmanuel, qui savait se montrer à propos populaire, fit le tour des hôpitaux.

Il s'arrêta devant un malade qui donnait les signes d'une fin prochaine. Il lui prit sa main, couverte de sueur froide et la pressa en disant:

— Prends courage, pauvre homme, et fais en sorte de guérir bientôt!

La chaude poignée de main, l'autorité de ton, les paroles encourageantes produisirent un effet salutaire sur le moribond, qui avait reconnu le roi. Le soir même, il était hors de danger.

C'était là de la « médecine spirituelle ». Le cas fut, en son temps, non pas dans un esprit de courtoisie, mais scientifiquement, décrit par un des médecins de l'hôpital, qui avait curieusement observé cette métamorphose du « sujet ».

Mesdames. — Sous le titre: *L'art de la toilette et de la maison*, la France publie un article signé: Licette de Seyran, auquel nous empruntons, à votre intention, les lignes suivantes:

« Novembre!... les feuilles tombent et, en même temps tombent les cheveux, parure sans égale que rien ne remplace, quelle que soit la beauté du postiche destiné à dissimuler les clairières d'une forêt sombre ou blonde.

» Le peigne ou la brosse ramène les longs cheveux; on dirait que tout va venir pour peu qu'on démêle longtemps; et chaque jour la tombée va s'accroissant; la tempe apparaît, à peine visible d'abord; puis, peu à peu s'accuse le rose de la peau... horreur!

» La coquette court au pharmacien, au parfumeur; elle implore... il lui faut un flacon coûte que coûte, un flacon avec une belle étiquette; *Régénération de la chevelure, lotion merveilleuse. Elixir incomparable*, etc., etc...

» Et le cheveu tombe toujours. Regardez-le au microscope, il est fourchu, jauni à la pointe, donc, malade, et il tombe, il tombe, il tombe! Le remède?

» Oh! le remède est bien simple. D'abord, pas d'ondulation au fer: pas d'épingle à demeure. Ensuite, faites préparer une mixture d'huile de ricin et de rhum en parties égales; joignez-y de l'eau de feuille de noyer et parfumez à l'essence de bergamote, ce qui ne fait pas mal à la tête. Tous les cinq jours, avec une très mince éponge pressée, humectez légèrement le cuir chevelu. Neuf fois sur dix, l'opération réussit, et la chute des cheveux est enrayée au bout de trois semaines.

» Si l'effet n'est pas produit, c'est que la chute du cheveu est due à une maladie qu'il faut soigner, à l'anémie par exemple. »

« Nous avons admiré récemment un merveilleux corset confectionné par une jeune fille qui n'est pas corsetière le moins du monde et qui s'est avisée de ne pas cintrer le devant de

son corset, afin de laisser à l'estomac tout son jeu. Il se trouve, qu'ainsi taillé, le corset donne à la taille une perfection tout à fait imprévue. C'est une révélation. La saillie du ventre est effacée; les hanches, libres, gardent un dessin pur; la gorge ne se produit pas brutalement. C'est un chef-d'œuvre, et l'on place là-dessus une ceinture qui ne plisse d'aucun côté. Au reste, le corsage tout entier s'applique sans défaut sur une taille gracieuse et surtout normale. »

L'incoura et sa serveinta.

Vo sèdès que lè z'incourà n'ont min dè pernettès, po cein que lào z'est dèfeindu d'allà contà fleurette, dè sè marià et d'avai dè la marmaille. Pourquoi? Nion ne vao lo savai ào justo.

Sont don d'obedzi d'avai quoqu'on po lào preparà la medzaille et teni ào proupro pè l'hotò, kà cliià dzeins d'èglise ne sé tsaillont pas d'eimpougni la remèsse, maniysi la patta d'éze, pllioumà lè truffès et fòtemassi déveron lè mermitès; assebin sè tignont dâi serveintès po fèrè tot cè comèrce.

Se poivont pi ein eingadzi dâi dzouvenès et galèzès, cein n'aodrâi onco papi tant mau, kà cein fâ bin dè pe plliési dè vâirè 'na galéza frimousse que n'a villha potta tota refregnia; mà cein lào z'est assebin dèfeindu d'ein preindrè dè cliià que n'ont pas passâ cinquanta et n'y a don pas méche, à mein dè fèrè coumeint cé dzouven'incourà que vè vo derè:

L'avai on dzo la vesitè dè Monseigneur l'évêquo et stusse ein eintreint à l'hotò ne fut pas mau ébahi dè vâirè duès dzouvenès lurenès ein fordâi blianc, avoué dâi galèzès frimousses et dâiz acroche-tieu, et qu'ètion totès accouaitiès après lè mermitès.

« Ah! l'est dînsè! sè peinsè l'évêquo, atteinds tè vâi! » Et quand l'uront medzi la soupa, ye desè à l'incourà:

— Yè on bliami à vo fèrè, kâ vo z'ai manquâ ai ragllo dè noutrâ religion ein pregneint dein voutra tiura dâi serveintès que n'ont pas cinquante ans et vo z'allâ mè fèrè lo plliési dè lè z'espédiyi ào pe vito se vo ne volliâi pas vo z'attirâ oquiè d'autro!

— Mâ, Monseigneur! crayo que n'é rein à mè reprodzi, et ye sè prâo que no z'est dèfeindu d'avai dâi serveintès pe dzouvenès què cinquante ans!

— Et bin! est-te cein que vo fèdès?

— Mâ, Monseigneur, y'ein è duès dè vingte-cinq, cein ne fâ-te pas lo compto? C. T.

Buvons-le quand même.

Le vin de 1896 — tout le monde en copvient — est décidément de qualité médiocre.

C'est égal, buvons-le quand même. Nous savons au moins que s'il ne réunit pas les conditions qu'on recherche ordinairement dans les produits de nos coteaux, il en est l'enfant légitime.

Il a du reste le mérite de se vendre à un prix qui fera une heureuse concurrence à ces affreuses et démoralisantes boissons sur lesquelles se rabattent tant de gens lorsque le vin n'est plus à la portée de leur bourse.

Et d'ailleurs, quelle qu'en soit la qualité, n'est-il pas infiniment préférable et plus sain que tous les vins fabriqués ou frelatés qui nous arrivent d'année en année plus nombreux?...

Non, le peuple vaudois ne doit jamais se désaffectionner de ses propres vins. Dans le cas contraire, ce serait une parcelle de solidarité qui s'en irait. En effet, cette solidarité dans la consommation des vins du cru, outre qu'elle a un caractère éminemment patriotique, a encore pour résultat de maintenir une

bienfaisante cohésion entre tous les habitants de la famille vaudoise.

L'usage habituel et raisonnable du vin du pays exerce, quoiqu'on en dise, une sérieuse influence sur ses habitants, sur leur économie physique d'abord, puis, sur leur caractère, leur esprit, la direction de leurs pensées. Et si les mêmes causes produisent les mêmes effets, tous ceux qui se désaltèrent à la même coupe, qui retrempent leurs forces à la même source, doivent avoir une affinité bien plus grande que les transfuges qui s'en vont demander leurs cordiaux aux quatre vents des cieux.

Autrefois, quand nous ne buvions que nos vins, nous montrions une bienveillance universelle, de la cordialité dans l'accueil, une facilité de liaison qu'on rencontre beaucoup moins fréquemment.

On nous répliquera sans doute qu'il y a des Vaudois qui ne boivent que de l'eau et qui sont des modèles d'urbanité et de savoir-vivre. Cela n'infirme en aucune façon notre manière de voir, car il est probable que ces abstinents ont eu un père, un grand-père, un aïeul qui buvait du vin. Les vertus qu'ils ont, ils les doivent à ce phénomène physiologique qu'on appelle atavisme: un héritage lointain de bonnes qualités.

Car il est incontestable que le vin rend bon, généreux, aimant; qu'il délie les langues, enhardit les timides, console les affligés, rapproche les cœurs.

Nos vins ont toutes ces qualités. Et pourtant plusieurs les délaissent. Pour boire quoi? Des liquides de toutes les provenances et surtout de provenances suspectes. La France, la Hongrie, l'Espagne, l'Italie, la Sicile, la Grèce, l'Algérie, l'Amérique, nous envoient des vins blancs et des vins rouges plus ou moins authentiques, plus ou moins réels, plus ou moins sincères.

En général, on se livre sur ces nectars exotiques à toute espèce de travaux, à tous les genres de manipulation.

On les allonge, on les étend, on les mélange, on les dilue, on les colore, on les raffermi, on les remonte et on finit par en tirer un vin qualifié « bonne côte, » agréable à l'œil, mais sans chaleur, sans arôme et sans relief; un vin qui au lieu de faciliter la digestion, s'infiltre sournoisement dans notre estomac, sans procurer à celui qui le boit aucune des jouissances, aucun des bénéfices qu'on pensait pouvoir lui demander.

Et encore, si l'on s'en tenait là. Mais on avale bien d'autres choses.

La consommation de l'eau-de-vie, c'est-à-dire du trois-six coupé d'eau, a augmenté dans des proportions effrayantes. C'est l'ivresse à bas prix, l'abrutissement au rabais. Et ces liqueurs moins banales qu'on décore du nom de cognac, rhum, kirsch, ne sont le plus souvent, dans les qualités ordinaires, que d'affreux coupages à peine déguisés.

Dans une période d'années où le vin fut rare et cher, on vit se produire des liqueurs, des boissons économiques, moitié cidre, moitié tisane, dans lesquelles il entrait des pommes, des raisins secs, des racines, du vinaigre, de l'alcool, de la mélasse, que sais-je? Des boissons à faire dresser les cheveux!

Nous estimons que la question nationale de l'influence d'une bonne récolte de vin sur le bien-être moral et physique des citoyens, est un point qui devrait solliciter l'attention des penseurs.

Victor Borie disait aux Français:

Dis-moi ce que tu bois, je te dirai qui tu es.

Et nous, Vaudois, quand nous aurons repris totalement l'habitude de boire nos vins, quand nous aurons chassé tous les faux prophètes et les marchands d'orviétan, que nous aurons repris notre part au grand soleil du bon Dieu,

nous pourrons répéter avec reconnaissance et comme des enfants gâtés: *Il n'y en a point comme nous!*

Heureuse méprise.

Dans le Bocage normand, aux confins du Mortainais, dans l'une des communes de cet arrondissement dont nos lecteurs nous permettront de taire le nom, l'hiver dernier s'est passée cette véridique histoire.

Dix-neuf ans, blonde, de grands yeux étonnés, un gentil petit nez à la Roxelane menaçant le ciel, une bouche mutine et un menton à fossette, Augustine Bernard était un beau brin de fille.

Jolie, elle le savait bien, et, comme dans la chanson, elle aimait qu'on le lui dise, se complaisant fort aux propos d'amoureux?

Oh! ceux-ci très nombreux, car, outre ses charmes capiteux, Augustine possédait quelques arpents de terre recueillis dans la succession de sa mère.

A la campagne, moins encore qu'à la ville, on n'est insensible à l'argent.

Les demandes succédaient donc aux demandes, mais le papa Bernard faisait la sourde oreille, déclarant à tout venant qu'il n'accorderait la main de sa fille à personne avant ses vingt-et-un ans révolus.

— Elle a bien le temps de se mettre en ménage, avait-il coutume de répéter. Sottise de se marier à son âge... Qu'elle profite donc de ses beaux jours!

Paroles de vieillard, bonnes tout au plus à consoler un laïdron, sans le moindre prétendant, mais de nulle influence sur l'esprit éveillé d'Augustine.

Parmi les plus empressés à lui plaire, Pierre Le Prieur avait su trouver le chemin de son cœur et opérer sur son caractère une complète métamorphose. Forgeron assez habile, probe et honnête, bien découpé, la lèvre rieuse, il avait certes l'étoffe d'un bon mari, mais de fortune point. Or, si, pour Augustine, ce fait paraissait quantité négligeable, par contre, son père pensait tout autrement.

— Jamais je ne donnerai ma fille à un gueux, avait-il dit, quand on lui causa des intentions matrimoniales de Le Prieur.

Et, il défendit à Augustine de parler dorénavant au jeune homme.

Ingrat toujours le rôle de Bartholo, et réservant parfois bien des surprises. Cupidon est un si rude adversaire! Son ingéniosité, rarement en défaut, se rit des obstacles, et le papa Bernard, peu au courant des ruses féminines, croyait encore à l'efficacité de ses menaces, lorsque l'amoureux était déjà dans la place!

Le hasard, ce merveilleux metteur en scène, se chargea de lui dessiller les yeux.

Contre son ordinaire, le mercredi 28 janvier, — nous précisons, — M. Bernard, un peu souffrant, avait envoyé sa fille au marché de Saint-Hilaire-du-Harcouët.

Vers dix heures, le facteur rural apparut à sa porte:

— Une lettre pour mademoiselle Augustine, monsieur Bernard.

— Ah! Elle est absente, mais je la lui remettrai à son retour... Un verre de cidre, facteur, ou une goutte de blanche?

— Un verre de cidre, monsieur Bernard. Il est si bon cette année!

— Oui, et pas une pinte d'eau dans le mien.

Le facteur à peine disparu, sans aucune hésitation, le bonhomme ouvrit l'enveloppe, en retira le papier et lut:

« Chère bien-aimée.

» J'apprends à l'instant que votre père assistera, dimanche soir, au banquet des conseillers municipaux de la commune.

» Si nous profitons de son absence pour nous voir et causer de nos projets de mariage?

» M. Bernard devant aller demain, suivant son habitude, au marché de Saint-Hilaire, vous serez sûrement seule à la maison lors du passage du facteur; par conséquent, nul danger de vous écrire.

» Dimanche, j'arriverai vers sept heures chez vous, et, pour éviter tout fâcheux contre-temps, je frapperai doucement à la vitre la plus proche de la porte d'entrée.

» Quel bonheur, lorsque vous viendrez m'ouvrir!

» Je vous aime de tout mon cœur, et permettez-moi, chère adorée, de vous embrasser sur vos jolis yeux.

» PIERRE LE PRIEUR. »

Les sourcils froncés, l'œil dur, M. Bernard relut une seconde fois la missive.

Nul doute, les jeunes gens se voyaient en cachette.

— Tiens... tiens... tiens... la petite rusée... Je n'aurais jamais cru cela d'elle.

Et, songeant à l'amoureux: